

Thierry Feral
germaniste, directeur-fondateur de la collection
« Allemagne d’hier et d’aujourd’hui »
aux éditions L’Harmattan / Paris

La préface « oubliée »...

Fribourg / Brisgau, 13 décembre 2012. Alors que je déjeune à la table commune du vieux restaurant « *Zum deutschen Haus* », je vois mon vis-à-vis sortir de sa serviette un ouvrage dont il vient à l’évidence de faire l’acquisition. Le titre, *Wie brennend Feuer* de Saül Oren-Hornfeld, m’est familier. Et pour cause puisque j’en ai rédigé la préface pour l’édition originale française (*Comme un feu brûlant*, L’Harmattan, 1999)¹.

Je constate que celle-ci ne figure pas dans l’édition allemande parue en 2005. Jointe par téléphone, la maison d’édition « Metropol » de Berlin se contente d’une vague explication : on avait préféré s’en tenir au témoignage brut de l’auteur, les « instances dirigeantes du judaïsme allemand » ayant été « à l’époque » (*damals*) extrêmement réticentes à l’égard de tout commentaire émanant d’un « étranger » ; le terme utilisé par mon interlocutrice — au demeurant charmante — est « *Fremder* », ce qui renvoie certes au fait que je ne suis pas Allemand (cas dans lequel le mot « *Ausländer* » aurait suffi, ce qui est du reste aussi le cas de Saül Oren-Hornfeld en tant que franco-israélien), mais implique surtout que je n’appartiens pas à la communauté juive.

Je ne puis juger de la pertinence de cet argument, encore qu’il me semble avoir été accrédité dans un large mesure tant par Doris Bensimon dans *Juifs en Allemagne aujourd’hui* (L’Harmattan, 2004) que par Claude Lanzmann dans son autobiographie (*Le Lièvre de Patagonie*, Gallimard, 2009)².

Ce qui est certain, c’est que, en 1999, Saül Oren-Hornfeld en personne avait approuvé mon texte avant que son livre ne paraisse. Dans une dédicace, il m’avait remercié pour cette « belle préface », ma « sympathie pour les idées et la forme », mon « ouverture pour ce qui est unique dans la *Shoah* », avant de conclure : « En profonde amitié ».

Cette préface, que disait-elle qui puisse justifier qu’elle soit gommée de l’édition allemande ? Était-elle trop « marquée » dans ses références ? Le propos trop provocateur ? Transgressait-elle quelque chose dont je n’avais pas perçu les tenants et aboutissants ? Voulait-on éviter de rajouter des « maux de ventres patriotiques »³ au « germano-centrisme mémoriel »⁴ lié à la sortie de toute une série de films tels *Stauffenberg* (J. Baier, 25 fév. 2004), *La Chute* (O. Hirschbiegel, 16 sept. 2004), *Le neuvième jour* (V. Schlöndorff, 11 nov. 2004), *Napola : une élite pour le Führer* (D. Gansel, 13 janv. 2005), *Sophie Scholl : les derniers jours* (M. Rothemund, 24 fév. 2005), etc... ?

Si je suis très reconnaissant à Claude Lanzmann de m'avoir ouvert quelques pistes par son analyse des réactions provoquées par son film *Shoah*⁵, j'avoue ne toujours pas avoir percé le mystère de cet « oubli ».

**Préface à Saül Oren-Hornfeld,
Comme un feu brûlant.
Expérimentations médicales au camp de Sachsenhausen.
Témoignage**

*« On ne saurait garantir qu'elle était belle étant donné
le caractère contradictoire de ce qu'ont dit d'elle les internés survivants
la couleur de ses cheveux elle-même varie selon les déclarations
on ne trouva aucune photo dans le fichier
il paraît que c'était une déportée originaire de Pologne. »⁶*

En 1979, alors que faisait rage la mythomanie négationniste des Faurisson et consorts, une déclaration des historiens français⁷ convenait : « Un témoignage, un document peuvent toujours être suspectés. la critique des textes est une des règles fondamentales de notre profession ». Mais ses signataires spécifiaient aussitôt que s'il « est naturel que [l'on] se pose des questions [...], il n'est pourtant pas possible de suspecter un ensemble gigantesque de témoignages concordants ». En tout état de cause, c'est le croisement documentaire, et jamais l'unicité, qui atteste l'événement. En effet, que penserait-on de la méthode — néanmoins régulièrement utilisée par quelques publicistes pitoyables pour promouvoir une *re*-lecture falsificatrice de l'Histoire — qui consisterait à revendiquer comme une donnée à valeur universelle la relation exceptionnelle par un juif allemand de son traitement relativement bienveillant par les autorités nazies, tel par exemple l'avocat Horst Berkowitz (1898-1983) qui, en tant que « héros de la Première Guerre », fut libéré peu après son internement à Buchenwald au lendemain de la « Nuit de cristal » (9-10 novembre 1938), et autorisé dans une certaine limite et sous certaines contraintes à reprendre sa profession⁸ ? Toutefois, que la matérialité de la furie généticienne⁹ et esclavagiste¹⁰ du régime hitlérien soit scientifiquement établie ne signifie pas pour autant qu'il ne soit pas justifié de discuter la pertinence et la validité d'un témoignage concentrationnaire¹¹. L'ouvrage récent de Binjamin Willkomirski, *Fragments d'une jeunesse*, dans lequel l'auteur évoque magistralement sa déportation — une déportation en vérité jamais vécue — en est la preuve extrême.

Problématique du témoignage concentrationnaire

Comme on le sait, les récits concentrationnaires de la première période — de la fin de la guerre à la fin des années cinquante — ont été majoritairement élaborés à chaud, sous le coup du légitime ressentiment suscité par l'injustice, l'horreur

omniprésente, la souffrance et l'angoisse de la mort. À ce titre, il est compréhensible que l'on puisse les soupçonner d'avoir été faussés par l'émotivité et le subjectivisme. La capacité de distanciation et d'objectivité d'un Eugen Kogon, d'un David Rousset, ou encore d'un Georges Wellers — des intellectuels humanistes de haute volée — n'est pas donnée au premier venu. Et pour peu que l'épreuve personnelle (*Die Prüfung*, selon le terme consacré par Willi Bredel en 1935) qui en constitue le fondement se soit délayée par processus de défoulement en vérités absolues et généralisations abusives, ces « souvenirs » ont ouvert *nolens volens* la voie à un révisionnisme pervers dont un certain nombre de polémistes d'extrême-droite et d'apologistes du nazisme n'ont cessé depuis Paul Rassinier — singulièrement un ancien résistant français déporté à Buchenwald et Dora — d'extraire leur venin.

Les récits de la deuxième période — les années soixante, soixante-dix — échappent généralement au précédent travers. Ils sont en effet nés au terme d'un douloureux travail de deuil, processus analytique par lequel l'individu digère son expérience tragique et en transmet *sine ira et studio* la substantialité afin que les générations ultérieures en conservent la mémoire et en tirent les conséquences pour l'avenir. Malheureusement, ils sont régulièrement marqués par un sectarisme moralisateur voire un militantisme dogmatique — les représentants de l'un comme de l'autre sont célèbres, et l'on doit à cet endroit rendre hommage à la pudeur et au tact de Saül Friedländer — qui, en prétendant fonder l'identité de la postérité à partir des stigmates de l'hitlérisme, édictent des principes — religieux, civiques ou politiques — conduisant souvent à un effet contraire à celui initialement et honnêtement recherché. Comme l'a excellemment fait ressortir Vincent Engel : « Les préjugés et les certitudes avaient mené notre monde à la politique nazie [...]. Il ne faut pas qu'ils anéantissent le nécessaire travail de réflexion que [...] notre société [doit] mener sur la Shoah. » Et d'insister courageusement, « au risque de fâcher nos aînés » : si les « témoignages bruts doivent être lus et compris », il faut à toute force éviter qu'ils ne soient pétrifiés en martyrologes, qu'ils ne dégèrent en « ce qu'il faut bien maintenant appeler un bavardage nuisible », à terme rebutant et banalisateur, et laisser à la jeunesse le soin d'en tirer elle-même la leçon qui s'impose dans sa construction du monde de demain¹².

Mais alors comment obvier aux risques inhérents à la transmission dès lors qu'il est clair que se cantonner dans le silence — comme le souhaitent certains dont on doit respecter la volonté — assurerait à Hitler et à ses séides une indéniable victoire posthume ? De fait, reléguer le passé aux oubliettes, n'est-ce pas d'une certaine manière dénier que ce qui fut possible un jour le sera toujours, ici et ailleurs, et conséquemment faillir à sa responsabilité pédagogique et morale envers le lendemain ? Que dirait-on d'un docteur Rieux qui, à peine son diagnostic de peste établi grâce à son savoir médical, se tairait et abandonnerait Oran ? Les épidémies sont toujours dues aux opportunités nouvelles offertes aux germes anciens par les actions humaines. Priver les hommes — se priver — des

moyens de vigilance permanente et de reconnaissance que « les pièges sont partout, [que] si nous les nions, nous n'en seront pas moins happés par leurs crocs d'acier »¹³, c'est déjà glisser dans une implicite et insidieuse acceptation du pire. Non, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et en témoigner relève de l'impératif catégorique. Comment oublier ici les *Pangloss* de la Social-démocratie allemande brocardés par Horváth dans *La Nuit italienne* (1930) et aussi, las !, la dénégation — cette « intoxication par l'espoir », selon l'expression de Manès Sperber — de la majorité des juifs face à ce contexte invraisemblable dans lequel les précipitait la *Solution finale* : « Une totale inadaptation à une situation dont on n'arrivait même pas à comprendre de quoi il s'agissait [...]. Les Conseils juifs [...] pensaient qu'en étant utiles aux Allemands, ils arriveraient à sauver ce qui pouvait l'être. Ils agissaient selon une logique utilitaire [...] alors que les Allemands, eux, ne fonctionnaient que selon une logique d'extermination »¹⁴.

Toutefois, refuser l'instrumentalisation de la cécité publique justifie-t-il que l'on en passe par une médiation esthétisante telle qu'initiée par le feuilleton américain *Holocauste*, et qui tend toujours plus à s'imposer depuis le tournant des années quatre-vingt ? *Bent*, la pièce de Martin Sherman sur les homosexuels de Dachau, internés en application du § 175 élargi à l'extrême et désignés à la vindicte de leurs codétenus par un « triangle rose », laisse passablement perplexe quant à son efficacité réelle à faire évoluer les mentalités et à casser la ténacité des partis pris. Et sans vouloir polémiquer autour du roman par ailleurs très émouvant *Être sans destin* d'Imre Kertész, lequel « ne veut ni témoigner ni penser son expérience mais recréer le monde des camps, au fil d'une reconstitution immédiate dont la fiction pouvait seule supporter le poids de douleur »¹⁵, on ne manquera néanmoins pas de s'interroger sur la façon dont un jeune esprit, ignorant tout de l'humour juif¹⁶, est susceptible d'appréhender une telle conclusion : « Là-bas aussi, parmi les cheminées, dans les intervalles de la souffrance, il y avait quelque chose qui ressemblait au bonheur. Tout le monde me pose des questions à propos des vicissitudes, des horreurs : pourtant en ce qui me concerne, c'est peut-être ce sentiment-là qui restera le plus mémorable. Oui, c'est de cela, du bonheur des camps de concentration, que je devrais parler la prochaine fois, quand on me posera des questions. Si jamais on m'en pose. Et si je ne l'ai pas moi-même oublié »¹⁷.

Nous voici donc bien loin — beaucoup trop loin ? — d'une Nelly Sachs, d'un Paul Celan ou d'un Peter Weiss, chez lesquels Auschwitz apparaît non pas comme un enfer exotique, produit de forces obscures qui nous échapperaient, une émergence épisodique de l'*Orcus* au cœur de la civilisation occidentale, mais très prosaïquement comme l'émanation directe de notre manichéisme, de notre totale incapacité à penser le monde en d'autres catégories que celles du Bien et du Mal, à imposer des structures politiques démocratiques authentiques et capables de contenir « la formidable agressivité de notre archaïsme psychologique »¹⁸ : « *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo* »¹⁹. Quand

cesserons-nous, ainsi que l'exige Habermas, de nous comporter avec le nazisme « comme s'il s'agissait là d'un rite incompréhensible propre à une tribu singulière »²⁰ ? Quand accepterons-nous enfin « la responsabilité historique de cette forme d'existence qui rendit possible Auschwitz, de faire corps avec elle »²¹ pour, tel Heinar Kipphardt, reconnaître Adolf Eichmann, ce fonctionnaire irréprochable, ce technicien hors pair, comme « notre frère »²² ? Car, en fin de compte, ainsi que l'a suggéré le grand psychiatre Lucien Bonnafé avec la pertinence qui lui est coutumière, ces fous zélés « ont personnifié ce qu'il y avait dans le crâne de leurs contemporains avec une intensité tout à fait spectaculaire [...]. Mais au moment où ils se cassent la gueule, ça bascule et ils sont déclarés fous. Le syndrome du bouc émissaire s'illustre là de façon étonnante, avec l'image du bouc qui est envoyé dans le désert chargé de nos péchés, chargés des péchés de ceux qui l'envoient dans le désert. Quiconque a mis sa propre folie dans la tête du bouc [...] est ainsi délesté »²³.

Et le cinéma ? s'écriera-t-on. Certes, mais quelle que puisse être la louable intention — et l'indéniable audience (ce qui *a priori* jouerait en faveur de la mémoire ou tout du moins de l'incitation à s'informer et à réfléchir) — dont un film peut se prévaloir, est-il concevable de transformer l'univers concentrationnaire en spectacle ? L'image et le son, le jeu des acteurs, les techniques de fiction, la projection dans la salle obscure d'un reflet du réel *hors-soi* et dans le fait préservateur du *moi idéal*²⁴, sont-ils à même de si bien restituer la réalité de ce microcosme paroxystique des rapports sociaux de l'Europe des années trente-quarante — relisons à cet égard *Unzer Shtetel brent* (1938) de Mordekhaï Gebirtig ou *Em Habanim Smeha* (1943) de Shlomo Ysakhar Tajchtal²⁵ — qu'ils nous inciteraient à instrumentaliser une solidarité et une résistance aux forces d'aliénations, d'exclusion et d'oppression impulsées de nos jours par les « nouvelles idéologies »²⁶ ? On ne peut bien sûr que le souhaiter, mais cela supposerait que la production (comme pour *Shoah* de C. Lanzmann) se départisse, ainsi que le revendiquait Brecht, de tout « culinarisme », de tout « lucullisme », et on est encore loin du compte. Sans entrer dans le débat conduit par René Zazzo²⁷ de savoir quel effet produit à terme le film — ou tout du moins ce que l'on désigne communément par ce vocable —, reste qu'il projette dans un univers irréel où, sur un décor de barbelés, de miradors, de cheminées de crématoires, se confrontent, selon le mot de Primo Levi, des « antagonistes parfaits », à ceci près que « la perfection n'est pas dans les histoires qu'on vit, elle est dans les histoires qu'on raconte [...]. Existe-il des Allemands parfaits ? ou des Juifs parfaits ? Ce sont des abstractions [...]. Dans le monde réel, les hommes armés existent, ils construisent Auschwitz, et les honnêtes et les désarmés aplanissent leur voie ; c'est pourquoi [...] chaque homme doit répondre d'Auschwitz, et qu'après Auschwitz, il n'est plus permis d'être sans armes »²⁸. Or l'ambiguïté majeure du film n'est-elle pas de réussir peu ou prou à faire — ainsi que le redoutait Walter Benjamin à propos de la *Nouvelle Objectivité* (*Neue Sachlichkeit*) — « de la misère elle-même, en la traitant selon la

perfection technique à la mode, un objet de plaisir », et plus gravement encore — critique de Siegfried Kracauer — d’opérer une esthétisation qui, « en empêchant de saisir les implications de la réalité présentée, paralyse tout engagement »²⁹ ?

Plus qu’un témoignage, un reportage...

Ceci posé, venons-en maintenant aux pages que l’on va lire et qui, de mon point de vue, méritent une attention particulière. Plus que dans la découverte d’un récit concentrationnaire — dont, en dépit des réserves précédemment formulées, l’utilité socio-historique reste incontestable pour peu que l’on ait le souci de ne pas l’absolutiser en fonctions de ses propres convictions ou fantasmes³⁰, que l’on sache en extraire la *substantifique moelle* —, c’est ici dans un véritable reportage que s’engage le lecteur. Ou plus exactement dans une succession de reportages, selon un procédé déjà familier au journaliste juif pragois Egon Erwin Kisch, l’ami de Max Brod, Franz Kafka, Franz Werfel, Jaroslav Hášek, « qui excellait dans l’art de traduire avec son ironie, sa poésie, tout ce qui le révoltait et le faisait souffrir »³¹. Tout en préservant une unité de fond, de forme et de sens où la description ne sacrifie jamais la composante historique, économique et sociale, le texte de Saül Oren-Hornfeld procède du montage. Chaque fragment pourrait être autonome et intervient tour à tour de façon thérapeutique comme « régénération d’un signifiant » (J. Lacan) efficace à déconstruire les mystifications et illusions auxquelles nous vouent insolemment la culture dominante. Par cette véritable autopsie à dimension épique, l’auteur, non seulement nous fait découvrir la face grimaçante de cette forme *totale* de mépris de l’homme que fut le nazisme, mais, par-delà, nous incite à résister aux passions collectives, aux doctrines déshumanisantes qui prétendent remodeler la société à partir d’hypothèses fantasmatiques, et pour ce faire s’arrogent le droit de décider de la vie et de la mort. En nous guidant à travers le labyrinthe de « l’profondeur des camps » (D. Rousset) où se croisent tous les réprouvés du Reich et des territoires occupés et où se jouent les scénarios les plus invraisemblables, en nous faisant partager des sensations, des visions, des sentiments, des opinions, il nous imprègne d’un vécu qui, par sa résonance, nous implique pour le présent et nous rappelle fort salutairement, comme l’enseignait mon maître, Henri Arvon, que « la volonté de créer un monde humain prend nécessairement sa source dans l’amour [et que] ce sentiment se renforce dans la mesure même où les hommes prennent conscience que leur destinée n’est pas une fatalité à subir, mais une dignité à conquérir »³².

Disons-le tout net : tenter de résumer le propos de *Comme un feu brûlant* — ainsi qu’il est commun de la faire dans une préface — serait une offense à sa signification profonde. Car un tel livre ne se résume pas : il se médite, séquence après séquence. Il est une plongée dans les infinies ressources en égoïsme, médiocrité, lâcheté, opportunisme et cruauté que recèle l’âme humaine, et qui

éclatent au grand jour dès lors que le climat s'y prête. Dans une telle perspective, le cas du docteur Arnold Dohmen, dont l'auteur eut à subir, avec dix compagnons sélectionnés à Auschwitz, les expériences sur l'hépatite à Sachsenhausen, se révèle paradigmatique. Loin d'être un *monstre*, ce médecin réputé a, à la faveur des circonstances, sacrifié comme tant d'autres *professionnels* de l'époque aux sirènes d'un biopouvoir qui, de longue date, habitait l'espace social³³, et dont il n'est rien de moins certain qu'il ne nous habite pas toujours et puisse, réactivé par un environnement particulier et par une habile manipulation idéologique, nous conduire aujourd'hui encore à cautionner une politique mortifère.

Nous le savons depuis Plaute, et les cinglantes leçons infligées par l'Histoire ne cessent de nous le rappeler — au moment même où j'écris (fin avril 1999), la terreur règne à une heure d'avion de Paris : *Homo homini lupus* ! Toutefois — et c'est la touchante leçon de Saül Oren-Hornfeld retenue du camp et dont la prégnance éthique exigerait une extension à tous nos actes quotidiens —, il n'existe aucun déterminisme si chacun a la volonté de faire sien ce précepte : « Il ne faut jamais cesser d'alimenter la vie tant qu'elle subsiste, même si l'on est convaincu qu'il n'y a plus d'issue. Ne jamais prendre comme définitifs des indices d'une issue fatale. Sachons respecter la vie, même si nous la croyons impossible. » Nous sommes là au cœur de la résistance à l'obscurantisme, celle qui refuse à tout instant de trouver dans la vie *in omni genere* un quelconque point de rupture et affirme le rejet de toute résignation face au diabolique en promouvant une « apologie des singularités dans la culture des solidarités »³⁴.

Ainsi, difficile désormais de ne pas en convenir — Kafka nous avait avertis : les rapports sociaux inhérents à la modernité productiviste, technicienne et normalisatrice du XX^e siècle portent en germe de terribles dérives. L'épuration ethnique, le système concentrationnaire, la déportation en sont le produit. Comme l'ont mis en lumière des sociologues Geneviève Decrop (*Des Camps au génocide*, PUG) et Wolfgang Sofsky (*L'Organisation de la terreur*, Calmann-Lévy), il s'agit fort banalement d'inventions humaines fonctionnant grâce à des dispositifs et des gestes quotidiens, et ceci à la faveur d'un contexte complexe de régression psychologique et idéologique massive. Si les camps ont été pensés, c'est qu'ils sont pensables, et c'est cela même qui doit interpeller notre propre pensée. Poser franchement la question : *Pourquoi Auschwitz ?*, comme l'a fait Gunnar Heinsohn (Rohwohlt Verlag, 1995), conduit irrémédiablement à admettre que l'*en-soi* concentrationnaire découle du *pour-soi* d'une communauté humaine dès lors qu'elle est obsédée par des fantasmes « de vie ou de mort », par l'angoisse de la dégénérescence et la quête d'une régénération porteuse d'ostracisme, de délire biologiste, d'élimination³⁵. Alors ne nous voilons pas la face : aucune société moderne et prétendue démocratique ne peut faire l'économie d'*éduquer contre Auschwitz*³⁶.

Pour qui a le souci e l'apprentissage du *vivre-ensemble* et de se prémunir contre les chimères du « regard de Pannwitz »³⁷, *Comme un feu brûlant* s'avère un document précieux. Authentique plaidoyer pédagogique pour la tolérance, il possède tous les atouts pour nous convaincre que, si le cerveau humain peut parfaitement précipiter l'univers dans les abysses de la folie homicide, nous restons toujours libres d'« imaginer Sisyphe heureux » et de nous révolter pour qu'il en soit ainsi. « Sur ce point, tout a été dit et il est décent de se garder du pathétique. On ne s'étonnera cependant jamais assez de ce que tout le monde vive comme si personne ne savait »³⁸.

Remercions donc la collection « Mémoires du XX^e siècle »* de nous confronter, avec l'édifiant travail de Saül Oren-Hornfeld, à un des thèmes les plus pressants de la réflexion humaine.

1. On se souvient que dans ce livre remarquable l'auteur, né en 1929 dans le quartier juif de la ville polonaise de Jaworzno, relate sa déportation à Auschwitz et les expérimentations médicales que pratiqua sur lui, à l'âge de 14 ans, le docteur Arnold Dohmen au camp de Sachsenhausen.
2. Voir p. 726 *sq.* dans l'édition Folio de 2010.
3. « Patriotische Bauchschmerzen », *Spiegel*, 29 nov. 2004.
4. « Germano-Zentriertheit im Gedenken », G. Morsch, directeur du mémorial du camp de Sachsenhausen, *Tagesspiegel*, 7 mai 2005.
5. Cf. *Le Lièvre de Patagonie*, Folio, 2010, pp. 726-751.
6. Extrait de Sarah Kirsch, « Légende entourant Lilia », trad. A.M. Baranowski, *Allemagne d'aujourd'hui*, 142/1997, p. 108 *sq.*
7. In L. Poliakov, *Brève histoire du génocide nazi*, Hachette, 1979, pp. 55-60.
8. Cf. U. Beer, *Horst Berkowitz : ein jüdisches Anwaltsleben*, Essen, Juristischer Sachbuchverlag, 1979.
9. Cf. les travaux de B. Massin in *La Recherche*, 227/1990, pp. 1562-1568 ; *L'Information psychiatrique*, 8/1996, pp. 811-822 ; *L'Histoire*, 217/1998, pp. 59-59, etc...
10. Voir de J. Billig, *L'hitlérisme et le système concentrationnaire*, PUF, 1967, ainsi que *Les Camps de concentration dans l'économie du Reich hitlérien*, Paris, PUF, 1973.
11. Cf. à ce titre les chapitres 15 et 17 in B. Bettelheim, *Survivre*, Paris, R. Laffont, 1979.
12. V. Engel, *Pourquoi parler d'Auschwitz ?*, Bruxelles, Les Éperonniers, 1992, pp. 22-24.
13. M. Rachline, *Le Bonheur nazi ou la mort des autres*, Paris, LdP, 1972, p. 11.
14. S. Friedländer, « Le peuple de l'obéissance », in *Impact*, 10-11/1979, p. 58 *sq.*
15. I. Kertész, *Être sans destin* (parution hongroise en 1975), Arles, Actes Sud, 1998, quatrième de couverture.
16. Voir notamment à ce propos B. Beuchot, « Humour et transmission », in *Synapse*, 13/1999, pp. 58-60.
17. I. Kertész, *Être sans destin*, Arles, Actes Sud, 1998, p. 361.
18. Cf. G. Mendel, *De Faust à Ubu*, La Tour-d'Aigues, L'Aube, 1996, chap. 6.
19. « Si je ne parviens pas à influencer les Dieux célestes, je mettrai en mouvement les forces infernales », Virgile, *Énéide*, VII, 312.
20. J. Habermas, *Morale et communication*, Paris, Éd. du Cerf, 1988, p. 43.
21. J. Habermas, in *Historikerstreit*, Munich, Piper, 1987, pp. 243-245.
22. H. Kipphardt, *Bruder Eichmann*, Reinbek, RoRoRo, 1983.
23. L. Bonnafé, « Psychiatrie en résistance », in *Chimères*, 24/1995, p. 27.
24. On se reportera avec grand profit aux considérations du docteur Anne Henry, in *Médecine et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 91 *sq.*

25. Le poète M. Gebirtig vivait à Cracovie, S.Y. Tajchtal était rabbin à Budapest ; tous deux ont été assassinés par les nazis.
 26. Cf. F. Duparc, *L'image sur le divan*, Paris, L'Harmattan, 1995, ainsi que dans *Psychiatrie française*, numéro spécial de septembre 1998, pp. 49-65.
 27. Voir à ce propos le commentaire de L. Richard, *D'une apocalypse à l'autre*, Paris, UGE 10/18, 1976, p. 358 sq.
 28. P. Levi, *Le Système périodique*, Paris, Albin Michel, 1987, pp. 256-265.
 29. Cf. L. Richard, *op. cit.*, p. 355 sq.
 30. C'est-à-dire qu'on lui prête foi uniquement parce qu'il émane d'un communiste si l'on est au PC, d'un prêtre si l'on est catholique, etc. On sait par exemple que tant la RDA pour justifier historiquement sa stratégie marxiste-léniniste, que la RFA d'Adenauer-Erhardt pour légitimer le politique conduite par la Démocratie chrétienne se sont livrées à ce type de manipulation ainsi que je l'ai exemplifié pour la littérature d'exil dans mon *Défi de la mémoire*, Mazet-saint-Voy, Tarmeye, 1991, pp. 113-135.
 31. J.M. Palmier, « L'homme aux mains d'or : portrait d'Egon Erwin Kisch », in E. E. Kisch, *Histoire de sept ghettos*, Grenoble, PUG, 1992, p. 7.
 32. H. Arvon, *La Philosophie du travail*, Paris, PUF, 1973, p. 101.
 33. Cf. *Médecine et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1998.
 34. L. Bonnafé, *op. cit.*, p. 16.
 35. Cf. T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999.
 36. Voit J. Forges, *Éduquer contre Auschwitz – Histoire et mémoire*, Paris, ESF, 1997.
 37. Cf. P. Levi, *Si c'est un homme* (1947), ainsi que le commentaire de D. Danquart, *Le Regard du docteur Pannwitz*, réalisé en 1991 et qui démontre combien notre perception des autres est toujours marquée par le taxinomisme.
 38. A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, coll. Idées-NRF, 1964, pp. 29-30.
- * Cette collection publiée par L'Harmattan est composée de témoignages. Elle constitue une véritable mine pour étudier la Résistance, la déportation, les génocides, etc...

Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2013
 Centre municipal Jean Richepin, 21 rue Jean-Richepin, 63000 Clermont-Fd.
www.quatre.com
association@quatre.com

Toute reproduction intégrale ou partielle non autorisée par l'auteur ou l'association constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Les courtes citations sont autorisées sous réserve de la mention du nom de l'auteur, du titre de l'article et de la source.